

LA BOÎTE AUX SECRETS (*)

TannGuy

Ce n'était presque rien, une marque de famille. Juste un peu plus développée chez moi, plus fournie, au sens propre, que chez les autres femmes de notre lignée.

Ma grand-mère adorait les fourrures. Elle en possédait plusieurs, sous forme de manteaux, de capes, de manchon, de bonnet ou d'étole. L'été, elles étaient remisées dans de grandes poches de plastique que l'on suspendait à un cintre. Une armoire entière y était consacrée. En hiver, elle ne sortait jamais sans l'une d'elles, la zibeline ou le phoque, le vison ou le ragondin. A l'intérieur, elle portait une étole qui ne la quittait pas, un renard dont le museau pointu et les yeux de verre qui nous fixaient par-dessus son épaule, me fascinaient. Lorsque j'embrassais ma grand-mère sur la joue, je choisissais, contrairement à mes cousins et cousines, effrayés, le côté du renard. J'aurais voulu, au lieu d'effleurer la joue parcheminée, poser mes lèvres sur son pelage, entre le museau et les yeux. Un jour où l'étole était un peu de travers, je parvins, en m'y prenant habilement, à glisser de la joue de ma grand-mère vers le front du renard et à y appuyer très brièvement mes lèvres. Le souvenir de ce contact se fixa en moi de manière indélébile et, je dois l'avouer, un peu effrayante, car la fourrure était étrangement tiède. Par la suite, chaque fois que je m'approchais de ma grand-mère, il me semblait que les yeux de verre étincelaient à mon approche.

Les fourrures étaient des cadeaux de mon grand-père, et peut-être d'autres hommes, car ma grand-mère avait eu une vie aventureuse, c'est du moins ce qui se chuchotait. Sur les photos anciennes, elle était d'une beauté mystérieuse, douce et autoritaire à la fois. Je me souviens d'elle, quant à moi, simplement comme d'une vieille dame mélancolique et par moments très gaie, entièrement vouée au bonheur de ses proches – ce qui suffit à expliquer sa mélancolie et, sans doute, sa gaieté.

Peu après la mort de ma grand-mère, et déjà avant, il y eut

toute cette campagne contre l'exploitation des animaux à fourrure, des mannequins célèbres se firent photographier complètement nues pour signifier qu'elles n'en porteraient plus, les fourrures disparurent des défilés de mode, ou furent remplacées par des poils synthétiques, parfois teints de couleurs vives, ou imitant parfaitement le pelage ocellé de la panthère ou l'aspect dru et ras de la peau de phoque.

J'avais alors douze ans, et il m'arriva quelque chose d'étrange, que j'avais noté avec curiosité chez mes cousines plus âgées, mais qui, chez moi, prit des proportions bien plus visibles.

Je crois que c'est à cette époque que le cousin Warnert a commencé à s'intéresser à moi. Pour peu que je me souviens - mais que peut encore la mémoire après des années? - c'est à ce moment que je me suis pour la première fois senti mes petits seins naissants cernés, non! emprisonnés, du regard par les yeux du cousin Warnert. Ses lèvres pincées et retroussées qui suivaient son regard en disaient long. Mais je ne pouvais comprendre. En proie à un malaise que jusque là je n'avais jamais ressenti, je retrouvais à ce moment précis, pour la seconde fois dans ma petite vie, ces mêmes lèvres et ces mêmes yeux qui ne m'avaient pas lâchée un instant déjà le jour où, enfant encore, ils m'avaient surpris à profiter habilement du fait que l'étole en fourrure de ma grand-mère était un peu de travers pour glisser de sa joue vers le front du renard, appuyant très brièvement mes lèvres sur son pelage étrangement tiède, entre le museau et les yeux.

Par la suite, chaque fois que j'ai revu le cousin Warnert, il me semblait lire dans ses yeux cette même étincelle et sur ses lèvres serrées l'une contre l'autre, les rebords repliés au-dedans, cette même moue pincée derrière laquelle il essayait de cacher ses pensées et ses opinions toutes faites. J'appris plus tard à y lire l'entêtement et l'opiniâtreté tenace d'un narcissisme calculateur, toujours l'air de se demander « Par quoi - ou par qui - vais-je bien commencer? »

La première fois, je veux dire la première fois que le cousin Warnert a eu raison de moi, il m'avait entraînée dans une partie de cache-cache. Sous prétexte de jeu, il avait emprunté à notre grand-mère une cape en peau de bébé phoque et son étole en fourrure de renard. Ainsi travesti, dissimulé dans la grande armoire aux fourrures entre deux poches de plastique suspendues à des cintres, le cousin Warnert fit jouer sous mon nez, comme la marionnette d'un serpent cherchant à m'hypnotiser, le museau pointu et les yeux de verre du renard qui me fascinaient.

- Je crois que le renard aimerait tellement un baiser de toi, me dit-il en tendant vers moi le front de l'animal. Je pense que tu lui ferais bien plaisir si tu posais tes lèvres sur son pelage. Tu ne veux pas lui faire plaisir?

Les yeux de verre étincelaient, ceux du cousin Warnert aussi. C'est ainsi qu'au lieu de retrouver la sensation tiède de la fourrure de grand-mère, mes lèvres se heurtèrent à d'autres, de chair celles-là, celles du cousin Warnert. Au-delà de l'effroi d'abord, et du dégoût, je n'ai pas gardé de souvenir précis de ce qui s'est passé ensuite. Sans doute l'adulte qui s'est forgée avec

les ans a-t-elle préféré occulter d'un voile ce passage. Je ne me rappelle que de la cape en peau de bébé phoque à laquelle j'ai inconsciemment collé depuis tant d'images de massacres et de banquises ensanglantées.

- Tu es maintenant une grande fille, m'a dit le cousin Warnert. Tu es devenue une femme. Grâce à moi. (J'ai compris plus tard à quel point l'intérêt de cet homme était centré sur lui-même). C'est notre secret. A toi et à moi. Tu dois me jurer que ce sera notre secret rien qu'à nous deux. Tu me le promets, n'est-ce pas? Et si tu romps notre pacte, j'aurai le droit d'aller tout raconter. Tu imagines ça? Si tu ne tiens pas ta promesse, tu verras alors ce qui se passera.

En moins de temps qu'il n'en fallait pour m'en rendre compte, la toute jeune adolescente que j'étais à peine devenue était tombée sous l'emprise de cet homme qui avait trois ans de plus que moi. Vraiment? Incapable d'imaginer dans ma candeur que cette sorte d'être puisse appartenir au genre humain, je me retrouvai prise au piège de ses griffes ou de sa toile.

(...) Je ne sais comment qualifier la famille animale à laquelle se rattache cette espèce de prédateur: félin ou arachnide. (...)

- Comment me trouves-tu? Me demandait-il parfois lorsqu'il parvenait à me coincer et à obtenir de moi des faveurs que, contre toute raison, je ne parvenais pas à lui refuser.

Ou encore, une autre fois:

- Que penses-tu de moi?

(...) Le cousin Warnert est obnubilé par sa propre personne. Il a un besoin inassouvi qu'on le complimente et qu'on alimente sa propre estime de soi. On n'existe dans son regard que comme un miroir, et les autres n'ont pour lui qu'une fonction: lui renvoyer une image positive de lui-même. Quant à lui, bien lové dans son petit nuage, il faut l'y laisser et se garder de le déranger, et surtout lui fournir de quoi y rester seul occupé à planer. Le cousin Warnert est quelqu'un qui prend: toujours. Mais qui ne donne jamais. Rien, ou presque, parce que quand il fait mine de donner, c'est qu'il a quelque chose à quémander. A lui par contre, il ne faut rien lui demander. « On ne me demande rien » répète-t-il à l'envi. Quelle prétention, allons! De même, le cousin Warnert ne promet jamais, mais il « se » promet: à lui, s'entend. C'est comme son temps: on peut être content et on doit s'honorer de pouvoir en partager un bout. Il n'a jamais le temps. Invariablement reviennent dans sa bouche les mots « mon plaisir », comme une antienne, déclinés à toutes les sauces et à toutes les heures du jour comme de la nuit. Le cousin Warnert, il faut l'« achever » (comme on achève le texte ou la partition d'un autre?) et le « vider ».

Sous un physique commun que rien ne démarque au milieu d'une foule anonyme et des airs à l'enseigne bourgeoise « travail, famille, patrie » ne se cache rien moins qu'un mufler doublé d'un manipulateur, ce dont le cousin Warnert se plait à flatter son ego avec jubilation. En fait le portrait du plus parfait petit maquereau. (...)

Il s'arrangeait toujours pour que je ne puisse pas me dérober.

- Si on allait jouer au grenier? Me lançait-il devant la famille rassemblée. Grand-mère, tu me prêtes ton étole en renard? Pour jouer.

Avec autant d'élégance que d'inconscience de ce qui m'attendait, ma belle grand-mère lui tendait sa fourrure. Me regardant droit dans les yeux, il embrassait le museau pointu ou les yeux de verre.

- Comme c'est gentil, s'émouvait ma grand-mère. Deux cousins de leurs âges, si proches et si complices. Alors, ajoutait-elle à mon intention, tu ne veux pas jouer avec Warnert? Tu n'y vas pas?

Et j'y allais ... ne sachant que trop ce qui m'attendait au haut des escaliers dont je gravissais les marches comme celles d'une pyramide sacrificielle ou les stations d'un calvaire. Le mien prit le chemin de la sublimation par l'écriture de mes « Lettres à Iphigénie », personnage imaginaire que j'avais inventé et auquel je me confiais après chaque « passage » du cousin Warnert.

Un jour que nous étions restés seuls chez ma grand-mère (Pourquoi nous laissons-nous seuls?), sans doute qu'il avait dû voir sur la couverture d'un magazine la photographie d'un mannequin célèbre complètement nue pour signifier qu'elle était contre l'exploitation des animaux à fourrure et n'en porterait plus, il voulut absolument que je défile devant lui en tenue d'Ève drapée dans un manteau de fourrure. Il me suppliait. Je refusais. Vinrent les menaces. Je cédaï.

- T'es complètement malade, ma petite C., me dit-il. T'es vraiment une fille malsaine, toi. Tu n'es qu'une petite perverse. Tu as de la chance que c'est sur moi que t'es tombé, mon gaillard. (Parfois dans ses errements, j'avais l'impression qu'il me confondait avec quelqu'un d'autre). J'aurais pu ou je pourrais te dénoncer. Tu vois ça d'ici?

(...) Malsain? Qui est malade? Où est le pervers?

Depuis combien de temps cela dure-t-il? Des années. Trop longtemps, en tout cas. Le filet se referme de plus en plus, comme les mains du cousin Warnert se posant à chaque rencontre sur ce presque rien, cette marque de famille, juste un peu plus développée chez moi, plus fournie, aux proportions bien plus visibles, que chez les autres femmes de notre lignée. Qu'ai-je fait pour devoir mériter cela?

Avec le temps, il gagne en assurances, sur tout: il pense pour vous, il sait ce qu'il vous faut, ce qui est bon pour vous, si vous allez bien (ou non). Mais n'allez pas l'ennuyer avec vos états d'âme! Il déclare volontiers me tenir et savoir comment me garder, voire me faire revenir si je cherche à lui échapper. De jour en jour plus engoncé dans ses certitudes, le cousin Warnert devient lamentablement ennuyeux. (...)

Quand, plus tard, devenue suffisamment forte pour oser tenter de m'affranchir de l'emprise de cet homme, j'ai commencé à me refuser à ses avances, le cousin Warnert, furieux, s'est mis à me menacer.

- Ça tu me le paieras. Tu verras. Je te promets que tu vas déguster. Tu vas me le payer.

A l'entendre, il y en avait bien d'autres, hommes et femmes (le cousin Warnert tenait de notre grand-mère le goût des aventures) auxquels il l'avait bien fait payer. Je crois que, de ma vie, je n'ai jamais entendu d'être humain plus obnubilé par cette obsession vengeresse: faire payer.

J'ai longtemps réfléchi au comportement du cousin. Cela devint petit à petit une évidence. Un jour que j'avais dû une fois encore me refuser à lui, et qu'il était reparti de ses devenus habituels « tu me le paieras »,

- Warnert, osai-je avec une force inattendue que j'avais puisée soudain dans tant de déni accumulé, tu dois un jour cesser de vouloir faire éternellement payer au monde je ne sais quoi. Toi seul le sait. Le monde autour de toi n'y est pour rien.

Un instant interloqué que quelqu'un - ou moi en particulier - ait osé lui parler d'égal à égal, il me foudroya du regard. Je crois que s'il avait pu il m'aurait tout bonnement tuée. Puis il partit d'une colère aussi forte qu'elle était puérile.

Lorsqu'on le retrouva, le corps de C. était enveloppé dans une cape blanche de fourrure de bébé phoque maculée de sang. Le bas-ventre avait été atrocement mutilé et le sexe lacéré de coups de couteaux répétés avec une obstination forcenée, comme si le meurtrier avait voulu se blanchir en faisant disparaître les traces de son délit.

Peu après, au milieu de ses « Lettres à Iphigénie », on retrouva le journal intime qu'avait tenu la jeune fille. Enfermés dans une boîte à biscuits en métal blanc aux couleurs délavées par les ans, les feuillets un peu gras dégageaient une odeur de beurre ranci. Certains extraits reproduits ici ne sont que quelques unes des pièces d'un puzzle ayant permis à l'enquête de progresser. A la lueur de ces paragraphes, il paraissait certain que le meurtrier ne devait pas tarder à être démasqué.

Mais ce qui reste incompréhensible - et devrait le rester? - c'est la raison pour laquelle ce journal marie successivement deux écritures bien distinctement calligraphiées, comme la partition d'une schubertiade à quatre mains laissée inachevée.

(*) écrit dans le cadre du concours de nouvelles « Achève-moi »,
texte initial (en italique) de Caroline Lamarche